

Serge Kevin Biyoghe

Philippe Maury

L'enfant unique du cinéma africain

EDILIVRE

Naissance dans l'inconnu

Philippe Maury (parfois orthographié Mory) a vu le jour en 1935, entre les lacs et la forêt profonde de Lambaréné dans la province du Moyen-Ogooué au Gabon, d'un père forestier français blanc de passage et d'une mère villageoise galoase. Il appartient à la tribu des Galoas.

Son père disparut car très peu d'expatriés repartaient de leur campagne coloniale avec leur progéniture sous le bras à l'époque. Sa mère n'eut qu'un enfant d'où son nom, Maury, le fils unique. À l'âge de 7 ans, cette dernière l'abandonna sur un banc de sable à quelques pas de la mission Schweitzer.

Premiers pas dans le 7^e art

Métissée et multiforme, Philippe Maury a été attiré par le cinéma depuis le collège. Arrivé à Paris, il fait sa propédeutique avant de s'inscrire en lettres pour faire philo. C'est à ce moment-là qu'il rencontre un certain nombre d'artistes africains, des danseurs, des musiciens... les Africas, les Tropicas, la troupe de Fodéba...

Étudiant, l'homme démarre sa carrière cinématographique en France et participe en 1954, comme comédien au court métrage qui marque le début de la cinématographie officielle d'Afrique noire et l'une des premières œuvres du septième art continental : **Afrique sur Seine** coréalisé à Paris par les Sénégalais Paulin Vieyra, Jacques Mélo Kane et Mamadou Sarr.

Il n'y avait pas beaucoup de cinéastes africains, à l'époque. Paulin Vieyra sortant de l'IDHEC (Institut des Hautes Etudes Cinématographiques) a tourné avec Philippe Maury son film de fin d'études **Afrique-sur-Seine**. C'est l'histoire d'une bande d'étudiants cherchant à vivre correctement parce que la bourse n'arrive pas ; ils souffrent, c'était un peu la vie de l'étudiant noir à Paris.

Philippe Maury a aussi connu Jacques Khane, premier assistant de Paulin Vieyra, qui est décédé brutalement par la suite. D'autres Africains sont ensuite rentrés à l'IDHEC : Timité Bassori, Jean-Paul Ngassa, avec qui Maury avait pas mal de projets. Il avait même écrit avec l'un de ses camarades, le Sénégalais James Campbell, un scénario sur la vie de Soundiata, mais ça n'a pas marché.

C'était en 1955. Un jour, un de ses camarades guinéen, Bob Sow, (son vrai nom était Sow Mamadou) cherchant des figurants pour **Ali Baba et les 40 voleurs !** lui fit la proposition. L'expérience s'est avérée concluante pour Philippe Maury, et il a pour ainsi dire persévéré dans cette voie. Il a tenu à suivre des cours d'art dramatique, d'abord au Cours Simon, mais, par manque d'argent pour payer les cours, il n'y est pas resté longtemps. Ensuite, il obtient plusieurs engagements de figurant pendant presque un an tant au cinéma : **Les Héros sont fatigués** avec Yves Montand, **Série noire** avec Henri Vidal, **Nana** avec Martine Carol, qu'à la télévision : une pièce qui s'appelait **Équateur** de Francis Didelot.

En 1956, Philippe Maury est entré à l'OCORA (l'Office de Coopération Radiophonique). Il a repris des cours d'art dramatique chez Monsieur Conti, place Denfert Rochereau et commencé à faire du théâtre. Il a joué dans **Le Goût du miel** puis **Irma la douce** en 1958, pièce dans laquelle il remplaçait Bachir Touré. Ils sont partis en tournée en Europe.

Toujours à cette époque, en 1958, il a fait la connaissance de Sembène Ousmane, qui arrivait de Marseille. Il travaillait dans un restaurant africain, le Baobab, c'était le point de chute des Africains à Paris avec le Keur Samba et le Black & White. C'est là qu'il a

rencontré Sembène avec sa pipe, qui était assis au bar, complètement dépenaillé comme à son habitude et puis, ils ont beaucoup discuté et sympathisé ! Ce dernier connaissait tout le monde. Tous les noirs d'Afrique et des Antilles formaient un bloc uni en ces temps-là.

Il n'y avait pas d'accord de coproduction avec la France mais, à l'époque le président Léon Mba n'était pas très regardant. Jacques Dupont était cinéaste agréé de l'A.E.F (Afrique Equatoriale Française) et il y avait en 1958, avant les indépendances, une délégation gabonaise à Paris, dont le responsable a mis Philippe en contact avec Jacques Dupont. Celui-ci l'a fait tourner **L'Enfant au fennec, le renard des sables** en 1958. Un film important pour Philippe Maury car il l'a vraiment mis devant ses responsabilités face à une caméra. Là il devait jouer, recommencer deux ou quatre fois les prises.

Itinéraire doré d'un monstre sacré du cinéma

En 1959, Philippe Maury a rencontré Michel Drach qui préparait son film **On n'enterre pas le dimanche** ; il avait besoin d'un acteur noir. Philippe s'est présenté et Michel a tiqué un peu parce qu'il n'était pas assez noir pour lui et finalement il l'a retenu pour le rôle. En fait ce film reposait sur les seules épaules de Philippe, il était l'acteur principal, le premier Africain à tenir un rôle principal dans un film français. Il n'y avait pas de vedette. Un Africain tenant un rôle principal dans un film français, c'était inédit en 1959. C'était la première fois que la carrière d'un film français reposait sur un acteur noir, de surcroît inconnu. Car Philippe Maury était inconnu à l'époque, malgré ses prestations au théâtre. C'était novateur car ce rôle ne reposait pas sur des stéréotypes. C'était bien dans l'esprit de la Nouvelle Vague. De tous ces jeunes réalisateurs Jean-Daniel Pollet, Jean-Luc Godard, Michel Drach, François Truffaut... qui se sont lancés dans la production pour parvenir à leurs fins. Drach a pris ses responsabilités pour faire un film comme celui-là, Philippe

a su tiré son épingle du jeu car il ne faut pas oublier que **On n'enterre pas le dimanche** a été en compétition avec **À bout de souffle** de Jean Luc Godard. Au moment de l'attribution du prix Louis Delluc. **On n'enterre pas le dimanche** a eu le prix devant **À bout de souffle** en 1959. Mais **À bout de souffle** a eu une carrière plus prestigieuse !

Naturellement Philippe Maury s'est fait de bons amis dans le métier. **On n'enterre pas le dimanche** est l'histoire d'un jeune étudiant antillais se retrouvant tout seul dans Paris, et qui rencontre un jour une jeune fille suédoise venue apprendre le français. Ce jeune étudiant était employé comme guide au musée Grévin où il fait connaissance avec elle. À partir de ce moment-là, la fille lui donne l'adresse de l'endroit où elle travaille et lorsque ce garçon s'y rend, il tombe nez-à-nez avec la patronne de celle-ci. La dame tombe amoureuse du jeune homme. S'installe un imbroglio incroyable, policier, car le mari découvre que le jeune homme est devenu l'amant de sa femme. Il l'attire dans un guet-apens au Bois de Boulogne.

En 1959, Philippe venait de jouer dans **On n'enterre pas le dimanche**. En France, on parlait beaucoup de lui, de ce film qui a eu le prix Louis Delluc, avec cet acteur noir. Et le Gabon devait devenir indépendant en 1960, c'est alors qu'il reçoit un coup de téléphone de la représentation du Gabon qui lui dit que le ministre des Finances et du plan, Anguilè voulait le voir pour lui annoncer qu'étant le seul Gabonais à faire du cinéma, maintenant on lui octroyait une bourse dans la mesure où le Gabon avait des accords particuliers avec la France, pour recevoir des étudiants dans les écoles de leur choix. De là, Philippe a jetté son dévolu sur l'IDHEC. Ils ont écrit une lettre tout de suite à la direction générale de l'IDHEC et c'était réglé.

Philippe était davantage un auditeur libre plutôt qu'un étudiant régulièrement inscrit. Il y est resté deux ans, et pendant cette période il écrivait son scénario **Le Cri du sang** celui qui devait devenir par la suite **La Cage**, réalisé par Robert Darène. Une carrière semblait se dessiner pour lui avec **Les Filles sèment le vent** de Louis Soulanes (1960). Mais son travail d'assistant réalisateur sur **Amélie ou le temps d'aimer** de Michel Drach le fait passer de l'autre côté de la caméra.

En 1961, Maury écrit le scénario de **La Cage** qui sera réalisé par Robert Darène, avec Marina Vlady, Colette Duval et Jean Servais, et dans lequel lui-même joue. C'est le premier long métrage tourné au Gabon voire même en Afrique noire indépendante. Le film est même sélectionné au Festival de Cannes en 1963, une première pour le cinéma sub-saharien.

La Cage, c'est l'histoire d'un médecin africain qui a fini ses études en France et revient soigner les siens chez lui. Il tombe sur un vieux forestier blanc resté là pendant vingt-cinq ans et connaissant mieux la médecine du pays que lui.

Cette situation ambiguë a fait que le scénario a été modifié par Paul Andréota. Celui-ci voulait vendre le film aux États-Unis. Une histoire d'amour entre une blanche et un noir lui paraissait peu crédible ! Il a donc introduit le personnage de Mamy Wata ! En fait, Philippe a eu le même problème que les autres débutants. On confie son script à un producteur, qui est séduit par l'histoire mais ne fait pas confiance au jeune scénariste. Ils ont retravaillé le scénario avec Robert Darène, Jean Servais et Georges de Lagrandière, le producteur.

Il y a toujours une interrogation quand on met en

scène dans un film des blancs et des noirs. Dans **La Cage**, ce blanc est resté vingt-cinq ans en Afrique ; il est bwitiste. Il est noir et n'a plus une âme de blanc. Il ne lui reste que la peau du blanc. Alors que le jeune médecin noir ne connaît rien de tout ça. Il ne sait pas que ce qu'il est allé apprendre en France pouvait être comparé à ce que ce blanc est venu lui ravir en Afrique. Alors il devient complexé face à ce blanc devenu plus noir que lui. Il ne peut plus vivre chez lui sans ce blanc en face de lui...

Dans ce film, Philippe Maury a travaillé avec des comédiens célèbres. Il a eu de très bons contacts avec Jean Servais, Colette Duval, Marina Vlady...

Ce film qui consacrera le retour de Maury dans son pays d'origine marquera également le départ du cinéma gabonais. Après le tournage de **La Cage**, il a écrit **La Grande tornade** un film que devait réaliser Jacques Dupont.

Conviction et désillusion politiques

Philippe Maury était en avance sur son temps. Trop en avance : il n'a pas trouvé au Gabon toutes les conditions pour se réaliser et éprouver son talent. S'il est attiré par le 7e art, Philippe Maury n'est pas indifférent au sort de son peuple.

L'engagement politique de cet insoumis, autre passion amère, lui a coûté cher. Un engagement suicidaire, diront les partisans du principe de réalité ; un engagement qui avait pour objectif : redonner au peuple sa part de dignité, confisquée par une pieuvre tentaculaire, la françafrique. Une pieuvre qui articule l'emprise de la néo-colonisation au Gabon.

Il a eu, ensuite, ce que certains appellent des ennuis politiques. Mais, lui préfère parler d'absence prolongée. Au lendemain de son triomphe sur la Croisette, il est le seul civil à ourdir la tentative de coup d'État de 1964 contre le président Léon Mba, le père de l'indépendance gabonaise, gauchiste jadis redouté par l'administration coloniale, devenu après l'indépendance, un allié objectif, dont la dérive autoritaire inquiétait les militants de la démocratie.

Avec le coup d'État de 1964, les leaders politiques, les intellectuels et les militaires gabonais ont rendez-vous avec l'histoire ; le peuple gabonais a rendez-vous avec son destin, ils œuvrent pour recouvrer cette part de liberté dont l'ancienne métropole continue de faire litière, malgré l'indépendance. Mais la ré-appropriation de la maîtrise de son destin a un coût : le prix de la liberté.

Le putsch réussit, et Maury bénéficie du portefeuille du ministère de la culture dans le gouvernement qui vient d'être formé par Jean-Hilaire Aubame Eyeghe. Pour vingt-quatre heures, le temps que le 6^{ème} BIMA de l'armée française intervienne et rétablisse Léon Mba après avoir tué dix-huit insurgés. En 1964, Maury est condamné à six ans de travaux forcés mais obtient la grâce d'Omar Bongo, qui le libère lors de son accession au pouvoir en 1967.

Prenant à témoin le livre infalsifiable de l'histoire, il faut oser le dire, aux gabonais qui ne le savent pas : Philippe Maury est un des pères de la République. Il est de ceux qui, sans le devoir aux titres officiels, appartiennent à cette petite poignée de l'intelligentsia gabonaise qui assume sur ses épaules, la naissance d'un pays avec l'accession à l'indépendance en 1960, mais dont il faut penser et porter le destin d'une autodétermination qui engage le peuple gabonais.

Le paroxysme des débats autour du sens de cette autodétermination et de l'appropriation de notre indépendance, comme destin nègre, bantou, gabonais, a inscrit au panthéon des événements de 1964, quelques dizaines de citoyens, par vagues successives, de cette date à ce jour. Philippe Maury figure à ce titre, sur la liste de l'Arrêt de l'envoi devant la Cour de Sûreté de l'Etat des prévenus de la tentative de coup d'état de 1964 au Gabon.

Il n'est pas plus assuré de la reconnaissance de ses compatriotes. Ainsi après trois années de prison en compagnie d'illustres compagnons d'infortune dont Jean Hilaire Aubame qui passera six ans en captivité, Philippe Maury, comme tous les héros tragiques, renoue, dès sa sortie de prison, avec la cruelle indifférence d'un peuple pour lequel il s'est engagé, au risque de sa vie. Et dire, que c'était pour corriger le destin de ces pauvres bougres qu'ils avaient sacrifié leurs vies. Un sacrifice inutile. C'était déjà un beau troupeau de moutons en 1964, et ça l'est encore aujourd'hui.

Durant son incarcération en 1964 dans la prison centrale de Libreville, Philippe Maury a écrit des poèmes. Ainsi, dans un poème titré **Inquiétude**, il écrit :

« Les pétales se détachent de la fleur gaiement
Et s'envolent au gré des souffles nouveaux,
Un éclair éclate du ciel incolore, violence et sang
L'Afrique pleure autour d'un vieux tombeau
Le ciel se couvre de nuages mouvants et puants,
Le continent ahuri tombe en sales lambeaux. »

Dans un autre poème, **La Course**, Maury qui flaire la mort, écrit depuis la prison centrale de Libreville en 1967 :

« Comme l'étoile filante que regarde le passant,
La vie meurt à la fin de la course
Mes sens se perdent et se retrouvent
Pour se dissoudre dans l'ivresse du vivre !
Demain... c'est loin
La course est longue
Maintenant ! Oui maintenant !
Chacun vit sa part du rêve !
Le vainqueur de tout corps qui combat
La pourriture est encore la pourriture !

Paré de ses beaux habits, l'homme ressemble à la société :
La pourriture est dans le ventre ! »

Ses trois années de prison n'ont nullement entamé son engagement et il n'a pas cessé d'apporter son énergie au développement du cinéma au Gabon et en Afrique.

Retour au cinéma et renouveau du 7e art continental

A sa sortie de prison, Philippe Maury tourne le dos à la politique mais pas au cinéma. Son passage à vide est interrompu en 1971, où il se lance dans la réalisation avec le tournage de son premier et unique long métrage **Les Tam-tams se sont tus**. Un film qu'il commence avec 930.000 francs CFA pour le terminé en 1972 avec 26 millions de francs CFA. C'est un film de soixante-seize minutes. Il a été très apprécié au Fespaco, à Ouagadougou et dans toute l'Afrique noire. Le film raconte l'histoire d'Abraham, un jeune sculpteur, qui tombe amoureux de la plus jeunes épouses de son oncle, qu'il séduit et emmène à la capitale. La dérive de la jeune villageoise à la découverte des plaisirs de la ville déplaît au sculpteur, qui lui reproche de s'occidentaliser et d'oublier les valeurs traditionnelles africaines.

C'est une idée qui lui est venue de la tradition car notre évolution actuelle est une copie. Ce n'est pas une évolution issue de notre culture. Tous ces jeunes, dans le film, s'adaptaient à une façon de vivre, mais ils

n'évoluaient pas. Il n'y avait pour la jeunesse de l'époque que la joie de danser, de vivre, le goût de l'argent. Philippe Maury voulait montrer que cette jeunesse n'était pas très avertie puisqu'elle suivait aveuglément une civilisation qui nous venait d'ailleurs.

C'est toujours très difficile de faire jouer un film en français à des gens qui ne le maîtrisent pas. Il a rencontré cette situation dans **Les Tam-tams se sont tus**. Pour donner au film une dimension professionnelle, il a préféré faire doubler les rôles principaux par des acteurs et actrices noirs : Toto Bissainthe, James Campbell, Darling Légitimus et son fils Théo.

Premier long métrage gabonais, ce film est une œuvre choc qui, dans un style très « nouvelle vague » critique violemment un modernisme importé et un certain comportement des élites africaines qui imitent les mœurs occidentale. Mention spéciale du jury au Festival international du film francophone de Dinard.

Le succès rencontré par **Les Tam-tams se sont tus** a provoqué une éclipse dans l'œuvre de Philippe Maury. Ce phénomène est fréquent chez beaucoup de réalisateurs de l'époque. Vous écrivez un scénario, vous en faites le découpage. Vous cherchez le financement, vous faites votre casting vous même, vous cherchez les techniciens. Vous tournez le film, vous y jouez pour économiser les cachets. Vous êtes obligé de partir en France pour la finition du film et dès que vous avez fini vous l'avez sous le bras, et vous devez courir à travers le monde pour le placer. Cela prend un temps incroyable, ça vous détourne de la créativité propre, vous n'arrivez plus à écrire, vous ne pensez qu'à le placer partout de Kinshasa à Abidjan, dans des endroits où vous pouviez laissez votre film deux trois

jours. Et vous n'arrivez jamais à retomber sur vos pieds pour financer un autre film.

La notoriété internationale semble à portée de sa main. Mais il ne parvient pas à trouver les financements nécessaires à la production de ses projets de films. Il va dès lors s'identifier au cinéma gabonais comme au grand mouvement panafricain du cinéma. Il crée en 1975 avec d'autres cinéastes africains la Fédération Panafricaine des Cinéastes (FEPACI). Cette Fédération est la création du Gabon, du Sénégal, de la Côte d'Ivoire, de la Tunisie, de l'Algérie, du Maroc, un peu du Congo et du Zaïre, du Burkina ; de tous ces pays qui ont été à l'origine du Fespaco. Des pays faisaient déjà du cinéma, où on ne trouvait parfois qu'un cinéaste et un acteur. La Fepaci est donc la suite logique du Fespaco. Le Gabon en a été longtemps l'administrateur. Le cinéma, c'était le fétiche nouveau qu'on amenait en Afrique. Ceux qui faisaient du cinéma ont voulu créer un instrument susceptible de les amener à transcender leurs préoccupations professionnelles : faire en sorte que tous les cinéastes puissent se retrouver et former une force. Le problème c'est qu'à cette époque ils n'étaient pas nombreux... Le Burkina n'avait pas encore une véritable cinématographie. Ils voulaient donner à l'Afrique une autre image.

Toujours en 1975, Philippe Maury crée le Centre National du Cinéma gabonais (CENACI), qui a pris le nom d'Institut Gabonais de l'Image et du Son (IGIS), en 2010, sous la direction d'Imunga Ivanga.

L'expérience qui a commencé en 1975 a, pour lui, duré près de dix-huit ans. Ils n'avaient pas été d'emblée, opérationnels. D'abord Maury ne trouvait pas d'environnement positif auprès de ses jeunes frères. Quand

il a créé le Centre tout le monde pensait que l'État gabonais avait versé de l'argent. Ce qui aurait dû se faire puisque le CENACI, établissement public, devait recevoir de l'État gabonais une subvention pour essayer de se mettre sur les rails. Il est resté dix-huit ans à la tête du Centre National du Cinéma, mais les huit premières années l'État a complètement ignoré son existence. Et pendant toute cette période Philippe voulait entraîner ses jeunes frères qui s'intéressaient au cinéma !

C'est seulement en 1983 que l'État a entrepris de financer le cinéma. Il a voulu commencé à faire des feuilletons, des films éducatifs. Puis est monté sur orbite avec les quinze épisodes de **l'Auberge du salut ; Les Tirailleurs d'ailleurs ; Au bout du fleuve ; Orèga.**

Le cinéaste est devenu la vedette du cinéma africain. Ailleurs c'est le contraire. On crée des vedettes, qui deviennent de plus en plus appréciées. Le peuple et les cinéphiles vont voir davantage un acteur. Pas toujours la technique d'un réalisateur. Nous n'avons pas encore réussi à créer cet environnement.

Plus jamais de politique

Si la star du cinéma gabonais, dix-huit fois père, savait apprécier sans modération les plaisirs de ce monde, ses biens ne l'intéressaient pas : Philippe Maury a été attaché au cinéma toute sa vie, mais il n'a rien brouté. En 1990, l'ère des conférences démocratiques ravive en lui la fibre politique, et il crée un éphémère parti politique pour parvenir à la même désillusion. Il compte parmi les acteurs des grandes périodes historiques du Gabon, nous en voulons pour preuve : le coup d'Etat contre Léon Mba en 1964 et la Conférence nationale de 1990, deux moments pendant lesquels son intelligence fut sollicitée et mise à contribution pour tenter de changer ce qui devait l'être. Ce qu'il voulait, c'est d'un Gabon heureux où tous les enfants profitent des bienfaits de la nature et s'épanouissent. Depuis ces jours de 1964, en passant par les années 1970, 1981 et récemment la Conférence Nationale et les élections successives de 1990 à 2009, la conclusion provisoire, et qui pèse sur la conscience gabonaise, est celle de la lutte perdue. Conscience qui n'est pas hors de portée et dont témoigne l'histoire nationale, pour peu que la mémoire

reste vivace et surmonte les distorsions et les petits confort intellectuels et matériels du moment. En 1990, la pensée gabonaise donnera, à la faveur de la Conférence Nationale, la pleine mesure des ambitions d'une élite, et de la détermination de tout un pays, dans les différentes composantes actives au cours des travaux. L'assassinat de Joseph Rendjambe ne manque pas de symboliser à nouveau le prix de l'inlassable conquête de la liberté.

Dans les joutes de la Conférence Nationale, Philippe Maury, ne passera pas inaperçu, aux côtés d'autres colistiers dispersés par le nouveau cours de la redistribution des rôles, imposé par le parti unique PDG (Parti Démocratique Gabonais).

Un dernier baroud d'honneur au cinéma

Des années 1970 au crépuscule de sa vie, Philippe Maury n'a plus joué que dans une dizaine de films. Il n'était en effet pas tendre avec ses confrères des jeunes générations qui ne croient qu'au dieu profit.

Ses dernières apparitions à l'écran, il les réservait à ses amis réalisateurs, ses « fils », comme Imunga Ivanga et Henry-Joseph Koumba Bididi.

Parvenu à l'âge où d'autres jouissent d'une retraite méritée, Philippe Maury devient à nouveau l'un des comédiens les plus recherchés du continent et à partir de 1994, il reprend ensuite sa carrière d'acteur avec **Le grand blanc de Lambaréné** de Bassek Ba Kobhio, un film cru qui retrace l'arrivée du docteur Albert Schweitzer à Lambaréné, sur le fleuve Ogooue ; **Orèga** de Marcel Sandja (1997) ; **Go zamb'olowi (Au bout du fleuve)** de Imunga Ivanga (1999) ; **Dolè** de Imunga Ivanga (2000) ; **Les couilles de l'éléphant** de Henri-Joseph Koumba Bididi (2000) ; **L'ombre de Liberty** de Imunga Ivanga (2006) ; **Dialemi** de Nadine Otsobogo (2013) est un hommage inconscient à

ses deux premiers films gabonais, avec un sculpteur qui résiste à l'occidentalisation (à l'égal du personnage de **Les Tam-Tams se sont tus**) et qui reçoit la visite d'une amante fantôme (comme dans **La Cage**).

Le Grand Blanc de Lambaréné par exemple, est arrivé comme ça, comme un cheveu sur la soupe. Alors que Philippe Maury était chez lui, Bassek et Hugh Nonn sont venus le voir pour lui proposer le rôle du chef fétichiste avec lequel Schweitzer va discuter espérant qu'il lui révélera le secret de l'Iboga dans le film. Ce n'était pas un rôle très important mais il était marquant.

Ce rôle dans **Le Grand Blanc** était agréable. C'était un peu son retour à ses anciennes amours. Philippe Maury avait vieilli bien entendu, il n'avait plus le même profil pour les rôles, mais il restait encore disponible.

D'autres portes s'ouvraient à lui à travers le travail de jeunes réalisateurs. Il fallait qu'ensemble ils s'organisent, les comédiens, les techniciens, les producteurs... Ils avaient les moyens intellectuels, les possibilités culturelles et matérielles de faire de notre cinéma un autre cinéma qui aille à la rencontre des autres, pas pour les concurrencer.

L'Afrique pêche par le fait qu'elle n'a pas de stratégie cinématographique. Nous avons appris en Occident que le cinéma est composé d'un certain nombre d'éléments devant contribuer à sa grandeur et qui font la capacité d'exploitation de leurs talents. L'Afrique a voulu d'abord créer des cinéastes, mais le cinéma doit aussi donner naissance à des idoles. Il faut qu'on crée des entreprises capables de subventionner nos films. Or l'Afrique sur ce plan est encore jeune. L'économie tâtonne. Elle ne sait pas encore quel est l'apport de l'industrie du cinéma dans les affaires. Il faut trouver une solution pour que nos États

respectifs donnent de l'argent pour créer l'image de leurs propres pays. Sinon on sera tout le temps en train de courir après des illusions.

Le cinéma n'est pas un métier qu'il faut entreprendre timidement mais avec vigueur et détermination.

Fin tragique et disparition

Considéré comme le père du cinéma gabonais, Philippe Maury s'est éteint mardi 7 juin 2016 au soir dans sa résidence de Nzeng Ayong dans le 6e arrondissement de Libreville la capitale gabonaise où il a passé ses dernières années. L'une des figures du cinéma africain, a tenu à écrire et à réaliser le scénario de sa propre mort en se tirant une balle de fusil à pompe dans la bouche. Ce sont ses voisins qui ont entendu une détonation d'arme à feu et ont découvert son corps sans vie.

Comme un séisme, la mort de Philippe Maury a en tout cas secoué le monde culturel et bien au-delà. Et tout le monde se demande comment un homme, si bon vivant, a-t-il pu se donner la mort ? Personne ne le saura plus en tout cas. Toujours est-il qu'il avait récemment été diagnostiqué d'une cataracte et qu'il était convenu qu'il se fasse opérer des yeux, à l'hôpital de l'Alliance chrétienne de Bongolo, à 3 Km de la ville de Lébamba, dans la province de la Ngounié. A ce propos, il avait confié à Henri-Joseph Koumba Bididi que tout allait bien, que tout était prêt et qu'il n'attendait que de s'y rendre.

Certains de ses proches assurent que Philippe Maury avait coutume de dire qu'on ne le verra pas grabataire, qu'il n'acceptera pas de devenir un mollasson ou un légume et de se faire donner la cuillère comme un enfant. A-t-il donc mis à exécution ce souhait qu'il annonçait depuis toujours ? L'un de ses neveux assure avoir été avec l'acteur trois heures avant son suicide et que tout allait bien, rien en tout cas, ce 7 juin, ne laissait présager qu'il allait se suicider.

Son suicide a été brutal. Le suicide du Gabon, s'il n'y était prêté garde, à la lenteur du poison. Philippe Maury, à la fois un des fondateurs de la République et père du cinéma gabonais, a fait exploser sur la grande toile de la face du pays et du monde, la tragédie du Gabon. Il éveille, après tant d'indifférence passée, à la conscience d'une tragédie gabonaise. Tragédie dont les épisodes se jouent à chaque moment de se déterminer, depuis que ce pays est dit indépendant et la promesse de l'autodétermination en 1960.

A 81 ans, il n'a pas survécu à cette dernière mise en scène de sa vie passée sous les projecteurs et objectifs de caméra.

La raison invoquée de son suicide ne peut être que celle d'un dépit exagéré d'observer des gens faire les mêmes choses sans penser changer la donne dans l'optique d'améliorer. Améliorer quoi ? Il appartient à chacun de répondre à la question où que l'on soit et quelque soit son rang social, car le changement est affaire de collectivité, même s'il est vrai que chacun l'aborde à son rythme.

Philippe Maury s'est donné la mort. Ce geste sera ramené aux interprétations les plus simplificatrices. A la vérité, cette tragédie, assumée en apparence par un seul

homme, n'est pas le symbole d'un sort personnel ou familial. Dans cet acte, qui ne voit la tragédie d'un pays, d'une nation. Sauf ceux qui se condamnent soit par calcul, par ignorance, ou encore par courte vue, à ne pas comprendre l'attachement viscéral à la terre du Gabon qui nous rend depuis des décennies, si exigeant pour notre destin commun.

C'est une perte immense pour le cinéma gabonais, une grande figure du 7^{ème} art s'est éteinte. Il a porté les couleurs du Gabon et du cinéma africain jusqu'à Cannes et a su inspirer des générations de cinéphiles.

Assurément, c'est une grande figure qui disparaît. On pense tout de suite à la vulgate, à l'image populaire quoique non simpliste et non exempte de noblesse, du père du cinéma gabonais et un des pionniers à l'échelle du cinéma moderne continental.

Philippe Maury n'a besoin de quiconque pour retracer la courbe de sa vie, entre sa naissance et sa mort.

Il y a très certainement eu chez le père du cinéma gabonais un temps où tout a vacillé pour qu'il soit poussé à commettre l'irréparable, à quel âge surtout ! Ce que l'on ne soupçonne pas, c'est le fait qu'il ait laissé un secteur en veilleuse, le cinéma gabonais, qui tâtonne, et des enfants orphelins d'une science qu'ils auraient pu acquérir à ses côtés mieux qu'autre part. Combien en effet sont-ils qui ont eu la présence d'esprit d'aller s'abreuver à cette source intarissable ?

Ce n'est qu'un au revoir

Original et excentrique, Philippe Maury l'aura été jusqu'au bout de son aventure humaine : il a été inhumé le 18 juin 2016 à Lambaréné dans une sépulture à deux caveaux ; l'un pour le cercueil vide ayant servi tout au long des obsèques, l'autre pour la dépouille mortuaire, enveloppée dans un linceul blanc et déposée à même la terre.

Cet enterrement inédit, le père du cinéma gabonais l'avait voulu tel quel, le répétant assez souvent à Jean Justin Maury Ngowemandji, son fils aîné, qui l'a expliqué à la quarantaine de personnes ayant accédé au lieu de l'enterrement, dans le cimetière Galoa de Lambaréné où les femmes étaient interdites pour la circonstance. Philippe Maury refusait également des obsèques en grande pompe. Il aura donc eu des funérailles en toute simplicité. Contrairement à ce qui se serait passé à Libreville si elles s'y étaient déroulées, près d'une centaine de personnes seulement a fait le déplacement de Lambaréné. Une délégation du ministère de la Communication emmenée par son secrétaire général ; une autre de l'Institut gabonais

de l'image et du son (Igis) avec de nombreux agents, son PCA et son directeur général ; des cinéastes indépendants, des fans, des amis, parents et connaissances, ont convergé vers le quartier Atongowanga, au domicile du fils aîné de l'acteur et réalisateur, par ailleurs maire du 2e arrondissement de la ville du milieu, Justin Maury Ngowemandji. Le passage à la maison mortuaire de certaines personnalités de la localité n'a pas manqué d'être remarqué, notamment Richard Auguste Onouvié, président de l'Assemblée nationale, Ida Réténo Ndiaye Assonouet, ancienne ministre, ou encore Alevina Chavillot, notable de la localité.

Alors qu'il a vécu ces dernières années dans la bohème artistique, la veillée mortuaire du monument du cinéma gabonais s'est déroulée dans la villa de son fils, à l'entrée de laquelle se dressait une sorte d'affiche de film titrée « Philippe. L'acteur ne meurt jamais ». On pouvait y lire : « **La Cage** s'est refermée, **Les Tams Tams se sont tus**, Pour le retour de l'Enfant du village, On ne t'entertera pas le dimanche ». Un jeu de mots sur les titres de ses œuvres cinématographiques, en tant qu'acteur ou réalisateur.

À l'intérieur de la villa, autour d'une chapelle ardente, des oraisons à n'en plus finir. Une cohorte d'une centaine de personnes a marché derrière le corbillard pour accompagner l'acteur à sa dernière demeure dans un cimetière traditionnel préservé comme un parc national, une forêt dans les hauteurs de l'île centrale de Lambaréné. La boucle s'est ainsi bouclée.

Héritage et Hommage

Philippe Maury avait cette gouaille, cette attitude tonitruante qui le faisaient remarquer partout où il allait. Il avait ce franc-parler lui faisant asséner des vérités qui parfois dérangeaient les autorités. Il aura en tout cas marqué son époque, même si, tombé dans une sorte d'indigence artistique, il n'a pas reçu, au soir de sa vie, la reconnaissance officielle qu'il méritait. Mais, pour les gens de culture, pour une grande majorité du peuple, il était, tout au long de sa vie, le maître, le monument du 7^e art gabonais, celui qui a posé les normes, impulsé cette facture si moderne, caractéristique du cinéma gabonais, qu'envient bien de cinéastes de nombreux autres pays africains. Le réalisateur et acteur de « **Les tamtams se sont tus** » ne laissait en tout cas personne indifférent, partout où il passait.

Le Gabon lui doit l'introduction du 7^e art dans ses habitudes culturelles. Dieu seul sait s'il le lui a bien rendu. Ainsi poser, cela nous renvoie à nous interroger sur la relation existant entre le politique et l'artiste dans notre société où ce dernier quand il ne sert pas de faire-valoir, est

loin d'être l'enfant gâté, encore qu'il ne demande qu'à vivre de son art.

Le cinéaste engagé, comédien, scénariste et réalisateur gabonais Philippe Maury, a reçu le 12 novembre 2011, à l'occasion de la cérémonie d'ouverture officielle du 31^{ème} Festival International du Film d'Amiens, la Licorne d'Or, distinction honorifique décernée pour l'ensemble de sa carrière.

C'est le maire de la ville d'Amiens en France, qui a remis cette distinction au cinéaste.

Philippe Maury laisse beaucoup d'enfants, héritiers naturels, héritiers spirituels, héritiers culturels, parmi lesquels Imunga Ivanga et Henri Joseph Koumba Bididi, cinéastes eux aussi. Son aura a suscité des vocations là ou il aurait été impossible de les imaginer. Elle a également permis à beaucoup, sur le continent africain, de trouver l'énergie nécessaire pour s'accrocher malgré des difficultés sans nom.

C'est à juste titre que tous le considère comme le père fondateur du cinéma gabonais.

Maury n'était pas un homme ordinaire. Et libre, il l'était véritablement. Mais, un artiste ne meurt pas... il s'est peut-être arrangé pour soigner son entrée dans l'au-delà et éventuellement épater ceux qui l'y attendent. Son œuvre est à son pays, à toute l'Afrique. Il est l'enfant de sa terre. Et il lui a tout donné. Sans rien attendre en retour sinon de l'amour. Mais lui, il est à sa famille, à ses amis ordinaires, à ses femmes, à ses excès, à sa passion de la vie. Il a de nombreux enfants, 18. La question est maintenant celle de savoir comment son passage a-t-il été mis à profit par son pays. En d'autres termes, est-ce que la société s'est préparée à favoriser l'éclosion d'autres Philippe Maury

pour faire face aux défis de la mondialisation dans cet art ?

Durant l'ouverture de la 11^e édition des Escales documentaires de Libreville, le 28 novembre 2016 a été présenté cinq mois après sa mort le documentaire « **Philippe Maury, Ombre et lumière d'une légende** » de Maggic Youngou, qui est un hommage au père du cinéma gabonais, retrace la vie de l'homme, partagée entre sa terre natale de Lambaréné, la capitale gabonaise Libreville, la France et le Maroc, jusqu'à son départ vers les étoiles le 7 juin 2016. Ce documentaire rend hommage à Philippe Maury pour une raison qui est évidente, non seulement c'est le père du cinéma gabonais, mais en plus de cela, il est également avec ses pairs des indépendances, comme Timothée Bassori, Jean Paul Ngassa, chacun en leur pays, un des fondateurs du cinéma en Afrique noir. Il avait plusieurs facettes et souvent on ne connaissait que le cinéaste. Il était absolument important de restituer certaines vérités ou alors de mettre au jour certaines choses non dites. Pour qu'enfin tout le monde puisse savoir qui il était réellement dans ses multiples facettes.

Philippe Maury avait une valeur de l'esprit, mais malheureusement ce sont les choses qu'on ne comprend que tard. Il y a plein de Philippe Maury qui sont en gestation, n'attendons pas qu'ils meurent pour reconnaître leurs valeurs culturelles qui est une valeur importante.

FIN

Filmographie

- 1954 : **Afrique-sur-Seine** de Paulin Vieyra
1958 : **L'Enfant au fennec** de Jacques Dupont
1959 : **On n'enterre pas le dimanche** de Michel Drach
1960 : **Les Filles sèment le vent** de Louis Soulannes
1961 : **La Cage** de Robert Darène
1971 : **Les Tam-tams se sont tus** de Philippe Mory
1973 : **Obali** (1^{ère} version) de Philippe Mory
1978 : **Un enfant du village** de Philippe Mory
1994 : **Le Grand Blanc de Lambaréné** de Bassek Ba Kobbio
1997 : **Au bout du fleuve (Go zamb'olowi)** de Imunga Ivanga
1997 : **Orèga** de Marcel Sandja
2000 : **Dôlè** de Imunga Ivanga
2000 : **Les Couilles de l'éléphant** de Henri-Joseph Koumba Bididi
2003 : **Le Silence de la forêt** de Didier Ouénangaré et Bassek Ba Khobio
2005 : **Inspecteur Sori : Le mamba** de Mamady Sidibé
2006 : **L'Ombre de Liberty** de Imunga Ivanga

2010 : **Tout blanc tout noir** de Philippe Alexandre et
Philippe Mory

2011 : **Le Collier du Makoko** de Henri-Joseph Kumba
Bididi.

Bibliographie

- Pilippe Mory, père du cinéma gabonais** (Source IGIS)
- Gabon : l'acteur et réalisateur Philippe Mory est décédé**
(jeuneafrique du 08 juin 2016)
- Gabon : Philippe Mory, tout noir, tout blanc**
(jeuneafrique du 16 juin 2016)
- Le Gabonais Philippe Mory est mort** (africine.org du 10/06/2016)
- Gabon : décès de l'acteur et réalisateur Philippe Mory**
(RFI Publié le 08-06-2016)
- Gabon : Mort de Philippe Mory à 81 ans** (Afric Telegraph du 8 juin 2016)
- Philippe Mory : Les tamtams se taisent définitivement par une détonation !** (Gabonreview du mercredi 08 juin 2016)
- Philippe Mory est mort à 81 ans** (gabonactu.com du mardi 7 juin 2016)
- Qui était Philippe Mory ? (autobiographie)**
(gabonactu.com du mercredi 8 juin 2016)

Nécrologie : La triste fin de la légende Philippe Mory !
(gaboneco du mercredi 8 juin 2016)

Gabon – Clap de fin pour Philippe Mory (Par François Ndjimbi) (Courriers des Afriques)

Gabon/People : Philippe Mory récompensé au Festival International du Film d'Amiens ! (GL9News.com du Lundi 21 Novembre 2011)

11e Escales documentaire de Libreville: Deux exclusivités en ouverture (gabonreview du mardi 29 novembre 2016)

L'Afrique et le monde du cinéma rendent hommage à Philippe Mory (Histoires Africaines du 20 juin 2016)

Philippe Mory ou la naissance du cinéma gabonais
(Festival du film d'Amiens)

Tribune libre | Philippe Mory : une tragédie gabonaise
(gabonreview du mardi 28 juin 2016)

« **Le prix de la liberté. Vérités sur Philippe Mory, l'icône gabonaise du cinéma africain** », d'IDIATA Daniel Franck aux Editions du CENAREST, 2012

Philippe Mory (1935-2016) (ciné club de Caen).

Table des matières

I – Naissance dans l’inconnu	3
II – Premiers pas dans le 7 ^e art	5
III – Itinéraire doré d’un monstre sacré du cinéma	9
IV – Conviction et désillusion politiques	13
V – Retour au cinéma et renouveau du 7 ^e art continental.....	17
VI – Plus jamais de politique.....	21
VII – Un dernier baroud d’honneur au cinéma	23
VIII – Fin tragique et disparition.....	27
IX – Ce n’est qu’un aurevoir.....	31
X – Héritage et Hommage	33

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-414-23810-1

ISBN pdf : 978-2-414-23811-8

ISBN epub : 978-2-414-23812-5

Dépôt légal : juin 2018

© Edilivre, 2018

Imprimé en France, 2018